
« La Grèce, subjuguée, subjugua à son tour son fier vainqueur et apporta les arts en Italie. »

ÉPOQUE ROMAINE

Il s'était trouvé parmi les colonies de la Grèce une cité plus forte que les autres, plus énergique, plus patiente, plus habile qui, au bout de sept cents ans d'efforts, est parvenue non seulement à les dominer toutes, mais à étendre sa puissance sur la mère patrie elle-même et sur le bassin de la Méditerranée tout entier. Rome a attiré à elle tout ce qui pouvait servir au triomphe de ses généraux vainqueurs, dépouillant les palais et les villes pour en augmenter l'éclat. Le consul Lucius Mummius, après la conquête de l'Achaïe, remplit la ville d'objets d'art. Son triomphe, d'après Pline, fut orné de tableaux et de statues qu'il fit déposer dans les temples et les autres édifices publics.

Poètes, philosophes, artistes, richesses de tout genre et de toute espèce, productions du génie humain sous toutes les formes quittèrent le sol de la Grèce pour venir faire de la ville de Rome la reine de toutes les cités. Cet accroissement de splendeur correspondait à une révolution politique de la plus haute importance. Le régime sous lequel la république romaine avait jusque-là prospéré et grandi engendra la domination militaire, les consuls devinrent des impérateurs, et ces derniers se changèrent bientôt en césars. Ainsi se

forma l'empire; vers la fin du premier siècle de notre ère, le monde, organisé sous une monarchie universelle et régulière, parut enfin trouver l'ordre et la paix.

Tous les arts sont alors remis en honneur et cultivés, même parmi les personnages les plus élevés de l'État; mais ce sont les artistes de la Grèce, architectes, sculpteurs et peintres, qui viennent les enseigner et former des écoles.

Que rencontrait-on en fait de beaux-arts sur le sol de l'Italie avant l'époque d'Auguste? Quelques temples de petites dimensions, de nombreux tombeaux, une quantité très considérable de vases peints et beaucoup d'objets de bronze fondus avec habileté : tout cela constituait l'art étrusque. Art bien ancien, antérieur de beaucoup à la conquête romaine, art national, né sur le sol fécond de l'Étrurie, sur cette terre privilégiée entre toutes qui n'a jamais cessé de produire des artistes, mais art restreint, plutôt industriel que spéculatif, et bien pauvre en un mot, si on le compare aux merveilleuses productions de la Grèce. Voulez-vous comparer l'architecture des deux pays, puisque cet art résume à lui seul tous les autres? Ce que l'on a appelé l'ordre toscan, cette conception architectonique que les Romains avaient adoptée après l'avoir rencontrée sur le pays même, dénote une infériorité flagrante sur le vieil ordre dorien employé dès l'abord par les Grecs; tous les édifices construits suivant ces principes étaient

écrasés, les colonnes de pierre étaient surmontées d'architraves en bois et supportaient un fronton d'une hauteur extraordinaire, dont le tympan était en briques ou en bois ; rien ne vient rappeler ici la belle et sobre harmonie d'un vieux temple grec. Cependant, cette architecture, si défectueuse qu'elle fût, les Romains, pendant bien longtemps, n'en connurent pas d'autre ; les monuments élevés à Rome, même dans les derniers temps de la république, en sont un frappant témoignage. Rome s'est approprié par la conquête les arts des autres peuples, mais, chose bien remarquable, jamais Rome n'a donné naissance à une école artistique.

C'est à la suite de la conquête de la Grèce que les Romains élevèrent les premiers monuments un peu importants. Métellus le Macédonien fit construire à Rome le premier temple de marbre, et dans un portique célèbre furent placées les vingt-cinq statues équestres faites par Lysippe, d'après les ordres d'Alexandre, en l'honneur des soldats tués par les Perses au passage du Granique. Ce portique de Métellus renfermait dans son enceinte, d'après l'historien Velléius Paterculus, deux temples dédiés, l'un à Jupiter, l'autre à Junon, tous deux ornés de statues grecques très renommées ; les architectes et les sculpteurs employés par Métellus étaient du reste originaires de Lacédémone, ils se nommaient Sauros et Batrachos. Les restes de ce portique, dans lequel était comprise la Curia Pompeia, sont

encore visibles ; le sénat y tenait ses séances ; c'est là que César fut assassiné. Le théâtre de Pompée a été le premier monument de ce genre construit à Rome en pierre de taille. Les spoliations faites alors sur le territoire de la Grèce profitaient à l'État, à la chose publique, on consacrait aux dieux les dépouilles des nations vaincues ; ce désintéressement ne fut pas de longue durée.

A partir du règne d'Auguste, l'influence des artistes grecs se fait sérieusement sentir. Tous les monuments construits à Rome ou en Italie sont élevés sur le modèle de ceux de la Grèce ; le Parthénon ou l'Odéon inspirent les nouveaux architectes ; le temple de Jupiter et le Capitole étaient littéralement copiés sur les monuments d'Athènes.

Mais le goût des belles œuvres d'art, en se développant, entraîna le désir de se les approprier. Les généraux, devenus plus connaisseurs et en même temps moins scrupuleux, se firent, à côté de la part de l'État, une part toute particulière et peut-être la plus importante ; leurs villas, leurs palais regorgeaient de statues, de tableaux et de magnifiques tapisseries. Bientôt la rapacité du vainqueur, toujours aiguisée, ne connut plus de bornes, on recourut aux proscriptions ; les préteurs spolièrent les provinces. Quelques honnêtes gens achetaient dans toute la Grèce et à tout prix. Cicéron se faisait envoyer par Atticus les peintures et les statues qui devaient orner ses villas. Chacun vou-

lait posséder une collection, et, comme il était de bon ton autrefois à Athènes, se faire passer pour un amateur éclairé. Le type du collectionneur romain avec toute son avidité, son âpreté, c'est Verrès, pillant la Sicile pour orner son palais. Salluste est un autre amateur distingué, fin connaisseur mais peu scrupuleux; il avait réuni dans ses jardins une foule de merveilles, à en juger par ce que l'on y a découvert. A côté ou à la suite de Verrès et de Salluste, il faut placer Asinius Pollion, Lucullus et Agrippa. Toutes ces collections provenaient de l'étranger; à Rome il n'y avait que des copistes et des restaurateurs.

Un artiste italien est cependant venu illustrer cette époque. Marcus Vitruvius Pollio était né à Vérone. Soldat dans les armées de César, il s'était employé à construire les machines de guerre; de retour à Rome il se fit architecte. Mais il doit sa célébrité moins encore aux monuments dont il contribua à doter la ville qu'à son fameux traité *De Architectura*, dédié à Auguste. L'auteur y constate d'une façon nette et certaine l'état où étaient de son temps l'architecture et plusieurs sciences accessoires; il y donne des règles fixes à suivre dans la conception et la construction des monuments; son livre deviendra le code des architectes de l'avenir, et l'on peut dire que, si les arts de la Grèce ont animé les artistes de la Renaissance du souffle générateur de leur esprit, Vitruve a été le véritable propagateur de leurs lois et de leurs doctrines, le

traducteur de leurs enseignements, l'initiateur de tous les architectes qui, au xv^e siècle, se sont livrés avec ardeur à l'étude de l'antiquité. Au reste, Vitruve déclare dans sa préface qu'il a puisé ses principes non pas chez les auteurs romains, mais chez les auteurs grecs, dont il donne une liste nombreuse. Un Grec, nommé Diogène l'Athénien, avait été chargé de la décoration intérieure du Panthéon d'Agrippa. 2

Après la bataille de Persée, Sylla déclara la Grèce province romaine ; mais cette réunion à peine accomplie, l'influence de la Grèce se fit sentir sur Rome avec la même puissance qu'autrefois elle avait agi en Asie. Athènes avait conservé ses orateurs, ses académiciens, ses philosophes, ses rhéteurs, et pas un des jeunes patriciens destinés aux affaires publiques ne manquait de faire le voyage d'Athènes et d'y séjourner quelques années pour y acquérir cette fleur d'atticisme si prisée au barreau de Rome. La langue grecque devint familière à Rome. Le plus essentiellement grec de tous les Romains fut Néron : grand artiste, esprit orné, joueur de flûte comme un initié d'Éleusis, tous les monuments qu'il fit construire étaient grecs, tous les arts qu'il cultiva étaient essentiellement grecs ; il paraissait sur la scène costumé en mime de Corinthe, la chevelure bouclée descendant sur les épaules comme celle du berger Pâris, et son plus grand triomphe fut de concourir à Olympie aux applaudissements de toute la Grèce. Rome était

inondée de Grecs maîtres de la mode et de l'esprit. Néron avait orné de statues et de peintures magnifiques les temples des dieux ainsi que le merveilleux palais qu'il s'était fait élever. Pline rapporte qu'on voyait de son temps une Vénus de Praxitèle dans le temple de la Félicité, une Cérès et une Flore dans les jardins de Servilius, une Fortune dans le Capitole. Partout où s'étendait la domination romaine s'élevèrent de beaux monuments dans le style grec comme la Maison carrée à Nîmes, le temple et le théâtre d'Arles, l'amphithéâtre de Vérone, etc. Bien que tous les arts se soient alors vigoureusement développés à Rome, nul artiste romain ne pouvait être comparé aux artistes grecs ; ils n'en avaient ni le génie ni la grâce. En poésie, Athènes exerçait le même prestige : Tibulle, Catulle, Properce, Ovide, étaient Grecs par la forme, la pensée et les images ; Horace, le philosophe épicurien, l'hôte des jardins de la villa de Mécène, était un véritable Grec. Le joueur de flûte du théâtre, le danseur admiré des matrones, étaient des Grecs aux formes et aux costumes athéniens, comme on les voit encore sur les bas-reliefs. Les courtisanes célèbres, Lesbie, Thesbie, Éros, étaient toutes Grecques, souvenir des Aspasia et des Laïs, et les jeunes hommes allaient suspendre des fleurs aux portiques de leur villa.

Que peut-on citer, pour achever le tableau, de plus étonnant que cette Pompéi retrouvée après dix-

sept siècles de mort ? A l'époque des empereurs, la société romaine pouvait se diviser en trois groupes : les opposants au gouvernement, parmi lesquels dominaient les stoïciens, continuateurs des traditions républicaines ; les satisfaits, comprenant les personnages officiels, et tous ceux qui gravitaient autour de la cour ; entre ces deux partis extrêmes se plaçaient les indifférents, cherchant surtout à conserver leur vie, leur indépendance, et à jouir, au fond de leurs retraites, des bienfaits de cette civilisation raffinée. Parmi ces derniers, les uns, comme Pline, remontaient jusqu'au lac de Côme ; Tibulle et ses amis s'établissaient dans les vallées de la Toscane ; d'autres descendaient vers la Grande-Grèce, la Sicile et l'Afrique ; mais la plupart s'étaient arrêtés dans les environs de Naples, à Herculanium, à Pompéi, à Stabie et à Sorrente. Presque tous, ils avaient visité Athènes et s'étaient laissé séduire par cette philosophie indulgente et douce des disciples d'Épicure. Rentrés en Italie, ils voulurent organiser leur vie d'après ces principes, et leur premier soin fut de se créer une demeure à l'imitation des maisons des Athéniens, remplie des souvenirs de la Grèce et embellie par les œuvres de ses artistes. Pompéi devint une ville grecque dans la plus large acception du mot.

L'art grec s'était donc emparé dès l'époque d'Auguste du génie de l'Italie, et l'avait façonné sur son modèle

à la faveur de cette période de paix et de tranquillité qui suivit la conquête du monde et la création de l'empire. Les arts et les lettres n'ont jamais brillé d'un si vif éclat. Mais bientôt, l'ampleur que l'on voulut donner aux monuments, le besoin de faire grand, le faste, la décoration luxueuse dont on les surchargea leur enlevèrent ce caractère de convenance exquise que les Grecs savaient leur donner pour ne leur conserver plus que la richesse et la magnificence. C'est là surtout le caractère distinctif de l'architecture romaine, où l'arcade permet, en allégeant le poids des murailles, d'élever la construction de plusieurs étages, où la voûte, avec toutes ses combinaisons, peut couvrir un espace considérable sans l'encombrer de points d'appui. Cette architecture prit tout son développement dans la construction des palais, des amphithéâtres et des thermes où s'étaient concentrés tout le luxe et la vie des Romains. L'influence salutaire de la Grèce aurait peut-être pu se perpétuer, au moins se faire sentir plus longtemps si un nouvel élément de corruption n'était venu se joindre à tous les autres pour transformer l'aspect de la ville de Rome. Avec l'apparition des mœurs et des coutumes de l'Asie, le tempérament, jusque-là si fortement trempé des Romains, fut complètement énervé. Dès lors, il n'y a plus d'art possible, s'il y a encore des artistes; le luxe devient effréné; ce ne sont que perpétuels spectacles au milieu desquels se déploient des processions

immenses, se changeant le soir en bacchanales et en saturnales. Héliogabale est le véritable représentant de cette civilisation orientale entraînant avec elle tous les vices.

Néanmoins, sous les Antonins, les principes de l'art grec reprennent faveur; le Grec Apollodore fut l'architecte choisi par Trajan pour construire son Forum, son Odeon, son Gymnase, tous monuments inspirés des beaux édifices d'Athènes. Après Trajan, Hadrien consacra son règne à visiter les provinces et les dota de nombreux travaux; Nîmes lui doit ses arènes et le pont du Gard; à Rome, il élève le fameux mausolée dont il veut faire son tombeau. Ayant parcouru la Grèce en admirant et même en restaurant les anciens monuments, comme le prouve le délicieux arc de Thésée, il rassemble auprès de lui tous ses souvenirs de voyage et crée cette étonnante villa Hadriana dont nous admirons encore les ruines. Cependant, avec Septime-Sévère la décadence commence à s'accroître, et, si l'arc de triomphe qu'il élève au Forum rappelle des victoires, il atteste également un pas déjà bien marqué dans cette triste voie. Caracalla nous a laissé ses Thermes, il a voulu étonner par leur grandeur et leur richesse, mais n'a plus trouvé de vrais artistes pour l'aider dans ce dessein, il a dû se servir d'ouvriers. A partir de l'avènement de Maximin, c'est-à-dire vers l'année 230, il s'exécute encore des travaux, mais, en Italie, il ne se crée plus d'œuvres d'art, l'influence

bienfaisante de la Grèce avait complètement disparu ; et cependant, la langue grecque avait encore un tel prestige que Marc-Aurèle s'en servait pour écrire ses *Maximes* et que l'empereur Julien écrivit en grec ses *Plaidoyers* en faveur du polythéisme.

Nous tombons, après dans une nuit profonde. L'Italie n'est plus que le tombeau de toutes les civilisations dont elle avait recueilli le tribut. Mais elle nous en conservera les trésors, et lorsque, sous l'influence renaissante de l'esprit, des lettres et des sciences, on parcourra ses campagnes et ses villes dévastées, on fouillera son sol ensanglanté par tant de massacres, alors on retrouvera les restes des monuments dont les Romains l'avaient abondamment couverte. Tous ces arcs de triomphe, ces thermes, ces palais, ces colonnes votives, ces panthéons, ces théâtres, ces temples superbes sortiront de terre, et leurs ruines attesteront encore une fois la grandeur de la Grèce et serviront à en perpétuer le souvenir.

ÉPOQUE GRÉCO-BYZANTINE

Lorsque Rome, théâtre de tant de persécutions, fut devenue un séjour insupportable à Constantin, chrétien et baptisé, il transféra le siège de son empire à Byzance. Ce fut l'émigration de tout un peuple ; l'Italie, privée de ses habitants, demeura livrée aux invasions barbares. La belle langue grecque était devenue la